TEMPERATURE

Du 8 octobre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claris, Opticiens, No 111 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
9 L. du matin.....	78	26
Midi.....	82	28
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	80	27

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 8 octobre — Indications pour la Louisiane — Temps — beau vendredi et samedi; plus chaud vendredi; vents frais du nord, variables.

Les Forêts du Nord

On a dit depuis longtemps et avec grande raison de nos Etats du extrême Sud que c'était un vaste jardin tout embaumé, produisant avec une exubérante abondance les plantes les plus odorantes, les fruits les plus savoureux. On peut dire plus juste encore que c'est une vaste forêt aux pinières les plus somptueuses, aux chênes les plus gigantesques. C'est là, en effet, la source la plus sûre, la plus intarissable de nos richesses. Si au loin, dans les deux mondes d'une si enviable popularité, si parmi les étrangers du Nord, de l'Ouest, de l'Est c'est à qui viendra s'établir le premier parmi nous, nous le devons à toutes ces faveurs dont le ciel a été si avare envers les autres et si prodigue à notre égard.

Il est donc de notre devoir de nous conserver précieusement la jouissance de ces biens et de ne pas les dilapider comme on l'a fait trop longtemps dans les Etats du Nord et du Centre.

Ce qui fait en grande partie notre richesse, c'est que la hache du bûcheron a su respecter parmi nous les pinières touffues et les chênes séculaires.

Nous n'en avions pas grand besoin pour notre consommation.

Nous les avons laissé pousser à l'aise et bien nous en a pris, car nos forêts sont, à l'heure qu'il est, notre plus précieuse ressource.

Il n'en est pas de même du Nord. Il a fait un véritable gaspillage de ses forêts; il les a abattues pour en faire des bois de chauffage ou de construction. Après avoir fait le vide autour de lui, il se rabat sur nos campagnes qu'il veut dépouiller de sa haute végétation. Là est le danger pour nos forêts qui se trouvent à la merci d'une spéculation malsaine.

On n'entretient pas une pinière ou une forêt de chênes comme un champ de blé ou de riz. Même avec notre exubérante végétation semi tropicale, il faut des années et des années pour produire un arbre de rapport. Il y a en Europe des lois qui protègent les forêts. Il n'y en a aucune aux Etats Unis. Nos législateurs se sont montrés à cet égard d'une indifférence coupable. C'est tout récemment seulement qu'ils ont daigné s'occuper de la conservation de nos bois, et ils l'ont fait avec une incurie, un aveuglement inconcevables.

Il est temps de mettre un terme à ce dangereux état de choses auquel il est facile de remédier. Le vieux monde nous offre sur ce sujet de véritables modèles à suivre.

Adoptons les procédés et les reglements de l'Europe et nous sauverons l'Union de bien des trecas. Il faut aux Etats-Unis une forte législation forestiere.

L'industrie du Riz en Louisiane.

Il s'est, depuis quelques années, introduit dans l'économie domestique de l'Union en général et, en particulier, dans les Etats de l'ex même Sud, notamment dans la Louisiane et le Texas, un facteur nouveau qui y produit dans l'alimentation la plus bienfaisante des révolutions.

Le riz, dédaigné jusqu'ici par les populations civilisées du vieux monde, n'était guère connu et apprécié que des Asiatiques qui apportaient dans sa culture l'esprit routinier qui est leur triste privilège.

C'est depuis fort peu d'années seulement que nous le voyons figurer sur nos tables et dans nos cuisines où il prend peu à peu la place d'honneur.

A peine les Américains en avaient ils fait la connaissance qu'ils en transformèrent la culture et en firent une grande industrie toute nouvelle, employant des procédés tout à fait inconnus des anciens. Il s'est fait dans sa culture comme dans ses préparations culinaires des progrès étonnants qui ne sont pas encore suffisamment connus et à la propagation desquels se sont voués nos industriels et nos ménagères du Sud.

C'est surtout à l'Exposition de Chicago que se sont révélés toute l'importance actuelle et tout le magnifique avenir du riz.

Les Américains avaient eu l'excellente idée non seulement de l'exposer à la vue des visiteurs, mais aussi de le préparer et de l'offrir spontanément aux amateurs et aux dégustateurs.

On sait quels succès a obtenus cette ingénieuse innovation. Du jour au lendemain le riz s'est vu réhabilité et la consommation en a centuplé. L'irrigation en a pris des proportions inattendues et il en est de nombreux travaux qui ont apporté l'aisance dans bien des familles.

C'est ce mouvement si heureusement inauguré à Chicago que l'on veut renouveler à St Louis, et l'on y réussira indubitablement, car l'entreprise a été confiée à des mains aussi actives qu'intelligentes.

C'est, comme d'habitude, quand il s'agit d'une innovation en agriculture, à Crowley et aux environs de cette localité qu'a commencé ce second mouvement, appelé à de plus grands succès encore que le premier.

Toutes les associations ayant pour but la propagation du riz, au double point de vue de la culture et de l'alimentation se sont entendues et organisées. Toutes, d'un commun accord, travaillent à opérer une baisse constante durable dans les prix de ce produit qui tient parmi nous la place du blé dans les contrées du vieux monde. Nos différentes bourses, nos différentes lignes ferrées prennent une part active à ce mouvement, d'où il doit résulter l'établissement à St Louis d'une grande cuisine pour l'approvisionnement et pour les différentes préparations du riz, sous toutes les formes et avec tous les assaisonnements dont il est susceptible.

Les fonds nécessaires seront versés à l'avance et ils dépasseront à coup sûr la somme voulue, attendu que personne ne doute du succès. N'oublions pas que c'est là une industrie essentiellement louisianaise et que toute la gloire de la réussite doit rejaillir nécessairement sur notre Etat et sur notre cité.

LE CONGRES

Des Révolutionnaires Français.

Le 25 septembre, s'est réuni à Reims le congrès annuel des socialistes révolutionnaires français. Au lendemain du congrès de Dresde, cette assemblée a attesté la survivance — mais combien précaire — du collectivisme orthodoxe. La parole vengeresse de M. Bebel y a retenti en un écho sympathique. M. Jules Guesde, le Bebel de France, a dénoncé à son tour les évolutionnistes, — il les appelle les "confusionnistes", — au Prolétariat organisé et a célébré une fois de plus l'infaillibilité du dogme marxiste. A son côté, M. Paul Lafargue, gendre de Karl Marx le prophète, a authentifié la parole de l'apôtre; M. Vaillant, le chef du parti blanquiste, a approuvé, et M. Delory, député-maire de Lille, assisté de quelques autres, a dit: "Amen!"

Ainsi va, en France, le parti révolutionnaire. Ses congrès ressemblent aux conseils de famille où, d'avance, tout le monde est d'accord. Depuis qu'il s'est séparé des jaurésistes, de ces intellectuels flétris par le dictateur d'Outre-Rhin, il apparaît comme une chapelle où toujours officie le même grand prêtre, entouré du respect de ses ouailles. Sans opposition et sans lutte, il s'étiole.

Quelles réformes a-t-il produites? Des réformes! Dans la morale marxiste ou guesdiste, les réformes sont contraires aux principes. M. Jules Guesde eut le tort de s'aventurer, quand il siégeait à la Chambre, en cette voie dangereuse. Il la quitta bien vite pour regagner la terre sainte. Et pourquoi les collectivistes purs, sincères, tendraient-ils aux malheureux une main secourable? Ce serait une peine inutile puisque d'après Karl Marx, rien ne peut empêcher la paupérisation des masses et le tassement au même endroit de la richesse sociale. Telle est la base de la théorie catastrophique, fondement du parti collectiviste révolutionnaire. La bourgeoisie mourra de ses propres excès et le peuple prendra sa place. Ses chefs exerceront alors la "dictature impersonnelle du prolétariat".

M. Guesde est donc dans la saine logique quand il repousse l'alliance avec les fractions avancées de la bourgeoisie. On pourrait, dès lors, se demander quel est le rôle des députés et des conseillers collectivistes: les communistes anarchistes ne manquent jamais de reprocher cette "faiblesse", d'avoir des députés, aux guesdistes, "faiblesse" contre laquelle ils ont lutté autrefois). Les "élus" du parti sont uniquement destinés à constituer les cadres de la Révolution sociale et à faire entendre au Parlement les protestations ouvrières. Ils ne doivent pas, à vrai dire, légiférer. Sans doute, ils peuvent voter, mais sans jamais approuver les ordres du jour de confiance au gouvernement, car ce serait abdiquer en faveur de la classe ennemie. Ils ne doivent pas davantage, et pour la même raison, approuver le budget (cela n'empêche pas au reste l'un d'entre eux d'être rapporteur des postes et télégraphe).

Ainsi entendu, un parti politique ressemble à une religion. Il y a la vérité, révélée par Karl Marx. La discussion est interdite. Peu importe, aux fidèles que l'inexactitude de la théorie marxiste ait de la valeur, que celle de la paupérisation des masses, ait été prouvée. Ces théories sont vraies pour eux, parce qu'ils dédaignent les démonstrations de leurs adversaires dont, avant de les lire, ils suspectent la sincérité. Les chefs du collectivisme orthodoxe ont la mentalité du philosophe cité dernièrement par Anatole France. Ce philosophe déclarait que, connût-il le secret de l'univers, il n'en révélerait rien "de peur d'inquiéter dans sa conscience un berger sur la montagne, un matelot sur la mer." Rien n'inquiétera le guesdiste dans sa conscience. D'abord, ses tuteurs intellectuels le préserveront des atteintes. Et puis, il dispose d'un antiseptique puissant: la haine. La haine, sentiment farouche du peuple, qui arrête en chemin l'évolution de son intelligence et ne lui permet que de souffrir de sa médiocrité intellectuelle et matérielle; la haine, qui rêve non seulement de nivellement social mais de vengeance contre les favoris du sort. Karl Marx a formulé en une loi la conséquence de ce sentiment instinctif, appuyé du besoin d'élévation des individus et des collectivités vers le mieux-être; il en a fait "la lutte de classe", principe de sa conception matérialiste de l'histoire. Avant lui, Montesquieu, dans "l'Esprit des lois", avait reconnu le rôle historique des intérêts de classe, mais il n'avait pas songé à se servir de cette constatation pour créer un parti politique.

Au reste, le guesdis ne ne comprend pas que des adeptes haïneux. Il a aussi ses illuminés. Ceux là ont passé d'une foi à l'autre: ils croient en l'infaillibilité de Jules Guesde comme naguère en celle du pape.

Et il faut bien convenir que la personnalité de cet apôtre, autant que la dignité de sa vie, sont de nature à inspirer le respect et la sympathie aux humbles. Lui aussi, M. Guesde est un caractère—comme Bebel. Il fallut, semble-t-il, une certaine énergie à l'homme qui fonda, avec quatre de ses amis, le parti socialiste, pour l'amener où il en est. M. Jules Guesde est une sorte de Christ qui, pendant trente ans, long et émacié, barbe et cheveux au vent, parcourut la France d'un bout à l'autre, semant à foison la doctrine de haine, comme le Nazaréen laissait tomber la parole de paix.

Ce n'est certes pas que M. Jules Guesde fût un sanguinaire. Oh! non. Il veut déchaîner la tempête, sans pitié pour les victimes, afin d'atteindre plus vite le coin d'azur que sa vision situe derrière la montagne bourgeoise. L'insigne de son parti interprète cette vision.

Violent et sectaire, M. Jules Guesde est, dans l'intimité, un homme doux et charmant. Cet orateur, qui a tant remué la foule avec les mots de socialisme scientifique, a horreur des lourdes théories où se complaît l'esprit allemand. Il est Latin, un Latin lettré, un poète même, fervent admirateur de Leconte de Lisle, dont il sait l'œuvre de mémoire. Insouciant dans l'administration de son existence, avec une pointe de dilettantisme, il vit au jour le jour et se trouve parfois acculé devant des embarras que l'amitié de ses fidèles écartent piesuement. Il a créé la fortune de certains de ses disciples, il n'a pas daigné faire la sienne. Nature aristocratique, lui non plus n'admet pas l'opposition. Il faut voir M. Guesde, dans une réunion de groupe. Il laisse d'abord discuter les "comiteux", puis, surgissant tout à coup, d'un mot sec il renverse toutes les opinions et renvoie dos à dos les plaideurs, comme des chiens que l'on fouette.

M. Jules Guesde aussi professe qu'il ne saurait y avoir dans le même pays socialiste deux Alexandre. Il ne fut pas longtemps à congédier les Millerand, les Jaurès, les Briand, les Viviani. D'ailleurs, leur méthode complexe, subtile, éprise de réalité, ne pouvait plaire à ce caractère absolu, qui n'aime qu'une forme de l'action: la propagande. Au reste toute en se félicitant de leur recrue, il n'avait jamais accordé l'investiture collectiviste à MM. Millerand, Briand et Viviani. Il ne se laissa pas prendre au socialisme d'Etat de M. Millerand et refusa de parler après lui au banquet de Saint Mande. MM. Viviani et Briand lui apparurent comme des politiques adroits, habiles certes, mais dangereux, façonnés à la mauvaise école, et, en ce qui concerne M. Briand, sa propagande en faveur des syndicats le lui désignait comme un adversaire, car le collectivisme orthodoxe n'aime pas le syndicat, instrument de réformes économiques. Seul, M. Jaurès inspire quelque confiance socialiste à M. Guesde. Cela ne dura pas. On sait par qu'elle bruyante rupture se termina le mariage forcé du collectivisme révolutionnaire et du socialisme démocratique.

Contrairement au résultat obtenu en Allemagne les révolutionnaires français succombèrent sous le nombre. Semblable mésaventure vient d'arriver aux "revisionnistes" allemands, mais alors que MM. de Vollmar et Bernstein restent cramponnés à un parti qu'ils espèrent transformer, MM. Guesde et Vaillant ne voulurent pas supporter la cohabitation avec des "bourgeois". M. Guesde aime mieux être l'Alexandre d'un petit Etat que de partager le pouvoir dans un grand empire.

Maintenant ses ministres se nomment, MM. Dejeante, Paul Constans, Walter, Delory et tutti quanti...." Peut être M. Guesde envie-t-il l'Alexandre d'au delà des Vosges.

La Fin des Bals de l'Opéra.

Les bals de l'Opéra sont supprimés,—à moins qu'avant les jours gras un homme de génie invente un moyen de les rendre agréables. C'est l'ennui qui les a tués.

Déjà Gavarni avait montré, dans son admirable série des bals de l'Opéra, un monsieur qui bâillait à se décrocher la machoire. Un ami lui glissait cet avis charitable:

—Prends garde, Coquardeau! Si tu ne finis pas de t'amuser comme cela, on va te ficher au violon!

Le monsieur de Gavarni était devenu monsieur Tout le monde.

Un autre Gavarni montre deux masques dialoguant devant un bon jeune homme en forme sur une banquette:

—Y'là un gueux de petit pékin qui se divertit au bal comme un grain de plomb dans du champagne.

—Ou comme une croûte de pain derrière une malle.

C'est encore devant le flot féminin du bal de l'Opéra que deux débardeurs de Gavarni émettent la célèbre réflexion philosophique:

—Et dire que cela mange tous les jours! Voilà qui donne une crâne idée de l'homme!

Arsène Houssaye a raconté qu'avec quelques bons esprits tels qu'Albéric Second et Roger de Beauvoir, il amenèrent son per au café Anglais, dix dominos ramassés au bal de l'Opéra. La première démasquée était un monstre; la seconde avait des moustaches, la troisième un œil de verre, etc. La dixième seule jeta son masque avec un geste de certitude triomphale: c'était la brune Lola Montès.

Les soupeurs d'aujourd'hui (qui n'allaient plus, d'ailleurs, au café Anglais, mais à la brasserie) risquaient d'être plus malheureux encore. Aussi le bal de l'Opéra était il devenu funèbre. M. Brisson pouvait y aller sans être remarqué.

Le bal de l'Opéra datait de 1715; une ordonnance royale, obtenue par le chevalier de Bouillon, créa ce divertissement. Le dit chevalier en fut récompensé par une pension de six mille livres sur la cassette royale.

Détail curieux: ce fut un abbé qui inventa le mécanisme élevant le plancher du parterre au niveau de la scène!

Il serait curieux de noter tout ce que l'Opéra doit à l'Eglise, depuis l'abbé Perrin, son premier directeur.

La renaissance de l'idéalisme.

Un cambrioleur s'était introduit dans un appartement parisien. Il se laissa maladroitement appréhender par la police.

Le fait est assez commun, chez ce genre d'artistes, — et, vraiment artiste est bien le terme qui convient. Au moment où les braves agents s'emparaient de sa personne, le cambrioleur éclata en douloureux sanglots.

Cette crise de larmes, était, pensa-t-on, provoquée par de cuisants remords: ce brave homme avait sans doute derrière lui tout un passé d'intégrité; il n'avait été poussé au vol que par l'âpre nécessité.

Il n'en était rien; et les causes de sa peine étaient autrement distinguées. Il pleurait de honte, il est vrai,—mais cette honte, loin d'être basse et commune, était au contraire d'essence délicate. Il pleurait, le pauvre, de s'être si mal acquitté de la besogne qu'il s'était imposée! N'est-ce pas là l'indice flagrant de la renaissance de l'amour propre professionnel que l'on avait, à tort, cru tué par la grande industrie? Les larmes de ce sympathique cambrioleur nous instruisent et nous consolent. On doit concevoir une juste vanité pour une époque capable encore de produire ces sentiments élevés et de fortes espérances pour l'avenir qui, souhaitons-le, les reproduira en les multipliant.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE

"The Great Ruby" est le grand succès de la semaine. C'est un de ces drames à grand spectacle qui font toujours recette. Nous recommandons aux amateurs la émouvante scène du ballon qui attire la foule depuis dimanche dernier.

THEATRE CRESCENT

"Pickings from Puck" est une bouffonnerie bien amusante, aussi depuis dimanche le Crescent est-il devenu le rendez vous des amis de la gaîté.

Il y a, cette semaine, comme à l'ordinaire, matinée jeudi et samedi.

La toile se lève à une heure de l'après midi.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Artistes en tout genre, comédiens, chanteurs, danseurs, jongleurs, acrobates se disputent toujours les bravos à l'Orpheum.

M. Ch. Dickson y est merveilleux dans la bouffonnerie intitulée "A Pressing Matter", en compagnie de M. Morton, un des plus joyeux diseurs qu'il y ait à la scène.

THEATRE TULANE

Grâce à son caractère à la fois patriotique et guerrier et au talent qu'y déploient les artistes de la troupe du Tulane, "When Johnny Comes Marching Home" fait toujours salle comble.

Il a suffi d'une ou deux représentations pour rendre cette pièce essentiellement populaire.

L'ESPRIT DES AUTRES

X...., en chemin de fer, engage la conversation avec un voisin de compartiment.

—C'est vraiment dommage que le train fasse tant de zigzags avant d'arriver à destination.

—Moi, affirme l'autre, cela ne m'étonne pas. J'ai vu le mécanicien boire au moins un litre et demi de vin blanc avant de monter sur sa locomotive.

Dans un lavatory, le maître coiffeur à l'un de ses clients, tout en usant du blaireau d'une manière abusive:

—Notre art se perd. Aujourd'hui, le premier venu s'en mêle.... et plus il est bête, plus il rase.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé avec une marge et seulement sur le recto et les pages. Il ne devront pas dépasser pages.

Chaque manuscrit sera remis sous nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel.

BUR. ROUSS.

P. O. Box 795. Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

No. 92 Commencé le 26 janv. 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

TROISIEME PARTIE.

ENTRE FRERES

VII

Jacques devint livide.

—Judas! s'écria-t-il, tu as donc repris!....

—Oui, mon cher, et grâce à toi! répondit imperturbablement Laverdac. Aussi tu peux être assuré que je t'octroyerai généreusement une indemnité s'il résulte quelque dommage pour toi de la restitution que je vais opérer.

Devant le ton résolu de son complice, Brunemont sentit la partie perdue.

—Laverdac! dit-il d'une voix suppliante.... Ne fais pas cela!..

—Pourquoi?.... En vérité, je ne te comprends pas!.... L'intérêt que José Rivas porte à l'enfant de Davenesle ne saurait t'empêcher d'épouser la fille de ce nabab!.... D'ailleurs, Cécile est ta sœur d'adoption.... Elle ne fera rien contre toi!.... C'est une bonne nature au fond!.... Pas de rancune pour deux sous!.... Et je m'engage à obtenir d'elle tout ce que tu voudras!.... Tiens! Je vais même le lui demander tout de suite!

Brunemont était tombé, écrasé, sur un canapé.

Laverdac cependant s'était habillé.

Il ouvrit la porte de sa chambre, et se dirigea, à travers le corridor, vers celle où il avait laissé la prétendue fille de Davenesle.

Il frappa.

Personne ne répondit.

Délibérément, il ouvrit et se retournant, il appela:

—Jacques!.... Viens donc! Il est nécessaire que tu sois là....

Inconsciemment, le misérable s'était levé.

Il pénétra avec Laverdac dans la chambre des deux femmes.

—Eh bien, dit ce dernier, fé chissons-la ensemble, ta petite sœur!....

Jacques fit un pas en avant et se trouva en face de Rolande.

—Imbécile!..... s'écria-t-il avec un éclat de rire strident. C'est ta fille!....

—Hein?.... rugit Laverdac.

—Enfin?.... C'est toi, Rolande, continua Jacques j'avais raison de dire à José Rivas que je te retrouverais!..... Je savais bien que tu ne pouvais être allée qu'à Neuville!....

—Oui, fit la jeune femme s'avançant vers son amant, les yeux étincelants, mais j'y suis allée trop tard!....

—Rolande!.... répéta Cartiguy, c'est donc vrai?....

—Chacun son tour! répliqua Jacques d'un ton triomphant.

—Ainsi, vous étiez d'accord pour me tromper!.... hurla l'aveugle en saisissant le bras de son complice qui se dégagea violemment..... Et le ravisseur de ma fille, c'était toi!

—Eh bien, oui, fit Brunemont.... Aussi bien, vous l'auriez appris toi ou tard....

—Du reste mon père, ajouta Rolande, nous aurons bien d'autres choses à vous révéler.

Et, se tournant vers Jacques

—Misérable! dit-elle.... Tu as causé la mort de notre fils!

—Moi! protesta-t-il..... Mais tu te trompes!.... Marcel est sauvé.... Ou a.... J'ai été là bas hier matin.... Il a été très malade, c'est vrai. Mais il va mieux!.... Il sera complètement remis dans quelques jours.

—Où est il, puisque j'ai trouvé son berceau vide?

—Sans doute, aux environs, chez quelque voisine où on l'aura mis pour le faire changer d'air.

—Un enfant!.... reprit Laverdac saisi d'une nouvelle fureur.

—Oui, mon père, riposta Rolande avec une ironie cinglante, voyez que vous avez de quoi vous réjouir..... Vous retrouvez votre fille après une longue séparation, et vous apprenez en même temps que vous êtes grand père!

—Quant à moi, fit Jacques, si j'ai eu des torts envers toi, Laverdac, tu estimeras, je pense, que je les ai largement réparés, puisque je voulais faire de ta fille une des plus riches héritières du monde.

L'ignoble facies de Laverdac rayonna subitement.

—Je comprends!.... s'écria-t-il.... C'est elle que tu as rendue à José Rivas comme la fille de Davenesle!.... Et c'est pour cela que tu avais si peur de l'autre!....

—Qu'en dites vous? fit froidement Rolande, regardant d'un œil impassible les deux bandits.

—Je dis que la combinaison est sublime, et que Brunemont est un élève qui fait le plus grand honneur à son maître!....

En somme, rien n'était changé dans les plans de l'aveugle.

—Mes enfants, reprit il, en se frottant les mains, il faut que vous soyez mariés avant un mois.... Je pense que tu as pris toutes tes précautions Jacques?

—Oui.

—C'est sous le nom de Denise Davenesle que tu épousais Rolande....

—Et j'ai entre les mains tous les papiers que possédait mon père établissant son identité.... L'important, seulement c'est que la vraie Denise ne nous gêne pas....

—Pour cela, il faut te hâter!

—La première chose à faire pour Rolande, répliqua Jacques, c'est de rentrer chez son protecteur.

—Oui, répliqua Laverdac d'un ton railleur.... Retourne sous tes lambris dorés, ma chérie!. Car le pauvre homme que tu as abandonné doit être terriblement inquiet!....

Flegmatiquement, Rolande répliqua:

—Je ne suis pas de votre avis.... Et puisque j'ai eu le bonheur de retrouver mon père, je reste avec lui.

—Tu refuserais la fortune?.... s'écria Laverdac d'une voix rauque.... Et quelle fortune!....

—Votre tendresse me suffira.

—Ta décision est prise?

—Irrévocablement!

Jacques Brunemont, les poings serrés, murmura à l'oreille de Laverdac:

—Une absence de vingt quatre heures pourra, peut s'expliquer à la rigueur, mais si elle se prolonge, que dira Rivas?

L'aveugle attira à lui son complice et, à voix basse:

—Sois tranquille, je sais le moyen de la faire changer d'avis avant peu de temps.

—Lequel?

—Son enfant!.... Remettons, avant tout, la main sur le moutard.... Puisqu'elle est si bonne mère, elle cédera!....

LE SERMENT DE ROLANDE.

VII

L'amour de Henry de Fougerolles avait été plus fort que la mort....

La première fois que Mme Colbinet et la maman Sureau étaient arrivées, dans leur carriole, au château des Fougeres pour chercher des nouvelles de la malade qui les intéressait tant, à leur interrogation anxieuse, le jeune médecin n'avait répondu que par un triste et incertain hochement de tête.

Introduites auprès de Cécile, les visiteuses avaient eu un frisson de terreur.

Le visage de la fille de Davenesle semblait de cire. Ses yeux entourés de bistre étaient clos; une respiration sifflante sortait péniblement de sa bouche entr'ouverte, aux lèvres exoriées.

Sans ce souffle embarrassé, on se serait demandé si la jeune fille ne dormait pas du sommeil éternel....

—Eh bien, docteur?.... questionnèrent avec angoisse les deux femmes en quittant le chevet de la malade.

—Elle est bien bas, la pauvre petite! dit, avec un profond soupir, Mme Colbinet.

—Certes, elle est en danger, confirma Henry, mais j'espère.... J'espère quand même!..... La science n'est pas encore vaincue!

Mme de Fougerolles promit à la maman Sureau de lui envoyer une dépêche dès le lendemain.

Malgré l'émotion qu'elles avaient ressentie en face de Denise, l'épicière et sa compagne partirent le cœur un peu rasséréné.

Henry avait eu raison de ne pas désespérer.

Suivant l'admirable expression de son illustre maître du seizième siècle, Ambroise Paré, le médecin soigna la malade, et Dieu la guérit.

Sans nul doute, si les soins empressés qu'elle avait reçus avaient tardé une heure, si surtout elle n'avait pas eu comme médecin un homme dont le cœur était plein d'elle, et qui n'avait pas hésité à demander à la science ses plus héroïques ressources,